

Adieu à la terre

Il avait quitté son mas, son champ de dahlias rouges et de colchiques rosés, ses (ces) bosquets et prairies parfumés où il aimait accomplir de longues balades. Désormais, il ne remplirait plus sa vieille besace de pommes de pin tombées au sol, d'amandes sauvages, de champignons charnus. En effet, il avait, sans un remords, abandonné sa terre d'adoption pour retourner à la ville d'où il était parti il y a quelques décennies de cela.

Quelle volte-face (volteface) inattendue !

Depuis des années, Georges avait investi dans sa ferme à fonds perdu(s) et, quoiqu'il fût nouveau sur ces coteaux provençaux, ses rares voisins pensaient avoir affaire à un paysan passionné, opiniâtre, peu exubérant, qui finirait par faire fructifier des terres sèches que nulles alluvions ne nourrissaient.

Récemment, il n'avait obtenu que de maigres récoltes. Certains raillaient son amateurisme. – De même qu'on ne fait pas sauter les culs-de-jatte en hauteur, on ne transforme pas un citadin en paysan !

S'il n'avait engagé aucuns frais, j'admettrais que Georges se détourne, qu'il voie une autre solution, qu'il acquière vite un appartement en ville. Mais lui... Quels que soient, quelque obscurs qu'aient pu paraître (paraître) les méandres de sa pensée, le résultat était là : Georges partait et laissait quelque trois mille ares derrière lui.

Certains assuraient que sa femme l'avait découragé. Celle-ci n'avait pas la cote.

Le jour des au revoir, peu importait que Georges flânât ou qu'il se hâtât, les yeux des voisins se dirigeaient vers son épouse. Tout heureuse, toute couverte de soie dorée, perchée sur de hauts talons fuchsia, elle s'était frotté les mains en public, s'était laissée (laissé) aller à chantonner à tue-tête, et s'était même crue autorisée à klaxonner le long du chemin.